

La Solidarité Sociale, journal pacifiste chrétien, publiait ces jours derniers un très bel article, dont nous voudrions, en ce jour de souvenir et de méditation, citer deux extraits, et pour en dégager quelques conclusions :

Nous n'avons pas le droit, parce que l'Allemagne a donné un coup de poing sur la table, de nous dire : c'est nécessairement la guerre pour demain! C'est de l'enfantillage que de parler ainsi. Nous en verrons sans doute encore ou en entendrons, de ces remuements de chaises de gens qui partent et de ces portes qui claquent!

**La peur paralyse, la peur se crée des fantômes, la peur engendre des calamités.*

Il nous faut vivre dans la confiance : c'est le climat nécessaire à la vie. Si notre foi religieuse est vraie, elle doit faire naître en nous et entretenir le courage et la paix. Les paniques collectives ou les inquiétudes qui ne sont pas encore des paniques, mais pourront le devenir instantanément, sont au-dessous des âmes chrétiennes préparées par la foi à une vie forte pour elle-même, et tonifiante pour autrui.

Il est des morts qu'il ne faut pas oublier. Les morts de la guerre. Ils sont morts avec au cœur la haine de la tuerie, la haine des forces brutales qui, pour l'homme, bestial, contre son gré, meurtrier contre son vouloir, contre sa nature, contre la volonté de son Dieu. Ils sont morts avec au cœur une grande aspiration vers la paix et une prière, peut-être point toujours articulée, que leur sacrifice soit l'indestructible ciment par quoi se scellent au roc les assises d'un monde nouveau. Nous n'avons point tout à fait oublié nos morts de guerre; mais nous avons oublié ou presque, leur ultime pensée : ils haïssaient la guerre qui les tuait! Si nous ne l'avions pas oublié, nous apporterions à bâtir la paix le même élan de sacrifice qui leur a permis de finir la guerre.

Il est des morts qu'il ne faut pas oublier : ceux qu'ont jetés au charnier les luttes séculaires pour la justice, pour le pain, pour la liberté, pour le respect humain. Une grande passion soulevait ces grandes âmes, les faisait héroïques. Cette faim, cette soif de liberté et de dignité ont été longtemps bafouées et réprimées avec cruauté et cynisme. Mais la justice pourtant a gagné du champ, a imposé sa volonté. Au prix de combien de morts portant le signe du don, du sacrifice, de la croix? Nous vivons en hommes libres parce que d'autres sont morts pour la liberté et le respect humain.

Nous oublions ces morts, puisque nous sommes fatigués de lutter pour plus de justice encore. Puisque certains appellent le retour aux âges révolus! Puisqu'on se désintéresse de ceux pour qui la justice n'est encore qu'un rêve, la liberté une utopie! Puisqu'on est fatigué d'être libres...

Fatigués d'être libres; c'est bien là, semble-t-il, l'impression que donne aujourd'hui une partie de notre bourgeoisie moderne; mais est-ce là que réside le mal véritable? Ce désarroi n'a-t-il pas d'autres causes plus profondes et moins avouables? Quand la vie était facile, quand il y avait du travail pour tous et pour tous de l'argent à gagner, qui songeait au prestige des dictatures? qui s'inquiétait des vices du parlementarisme ou des réformes à opérer dans la machine administrative? Le doux peuple de France ne songeait qu'à vivre en toute quiétude et sans grand souci des difficultés de la politique intérieure ou extérieure.

Aujourd'hui la vie devient de plus en plus pénible et pour conquérir les places la lutte est acharnée; les causes généreuses et désintéressées semblent abandonnées. Un grand nombre de jeunes, préoccupés de leur avenir, humainement, féroce-ment, auraient tendance à tout sacrifier pour tenter leur chance; ils trouvent déjà que les vieux sont trop longs à mourir et les plus impatients favoriseraient n'importe quel intrigant politicien, si celui-ci leur promettait les situations de ceux qui en sont pourvus.

Fatigués d'être libres! je ne pense pas que ce soit le vrai mal de notre temps; ici ou ailleurs, ceux qui rêvent d'une dictature sont d'abord les jeunes qui souf-

frent de ne pas arriver assez vite et puis, « les autres », qui voient fondre leurs économies ou leurs revenus.

Certes, les temps sont durs; mais difficultés et déceptions se traduisent sans noblesse et sans générosité. Les uns et les autres pensent moins à l'effort réfléchi, aux sacrifices à consentir, qu'aux satisfactions immédiates à obtenir. « Beefsteak d'abord »! clament les plus cyniques. « Sauvons le pays », hurlent les autres et ces derniers sont les grands responsables du pessimisme et de la panique. Chaque feuille d'impôt les rend plus neurasthéniques, plus inquiets, plus révolutionnaires.

Est-ce pour en arriver là que tant d'hommes sont tombés? Sont-ils morts pour que vive une génération sans courage, qui voit ses pensées de convoitise ou de regrets par des mots et des gestes qui sonnent faux?

Il y a quelque vingt ans j'eus l'occasion d'assister à un grand meeting et d'entendre un des apôtres du syndicalisme français, Merrheim, déclarer à une foule frémissante, qu'il exhortait au calme :

« Camarades, ne confondez pas vos principes et vos appétits ».

En cette journée de pieux recueillement, puissions-nous tous méditer ces mots et voir clair en nous-mêmes. Et vous, femmes, vous mères, qui songez parfois avec angoisse à l'avenir de ceux qui vous sont chers, pensez à vos responsabilités dans la crise morale et matérielle que nous traversons : soyez fermes et confiantes; montrez calmement leur devoir à ceux que l'ambition dévore ou que la panique gagne. Ce n'est pas dans l'aventure que se trouve le salut. Les grands remèdes sont dans les sacrifices acceptés chaque jour, par chacun, modestement et sans éclat. L'humble tâche journalière est moins glorieuse et plus difficile à consentir que l'action étourdissante aux risques et aux mirages éblouissants. Mais c'est en cela précisément que réside sa vertu.

C. Brunshvicg

1933-11-11.
n° 1084.